

Remo GUIDIERI
L'ABONDANCE DES PAUVRES
Six aperçus critiques sur l'anthropologie
Seuil, Paris, 1984

Trois articles (datant de 1973, 1978 et 1980) et trois textes inédits donnent un aspect un peu hétérogène à cet ensemble. Certaines parties, très « techniques » ne parleront qu'aux spécialistes de l'anthropologie, comme les longues discussions sur les problèmes de traduction du vocabulaire mélanésien du chapitre III intitulé « Tupu », qui est l'occasion de revisiter d'une manière critique le classique *essai sur le don* de Marcel MAUSS, critique entreprise dès le second chapitre « *essai sur le prêt* ». Comme c'est un thème qui m'est cher, et que je compte en parler plus longuement ailleurs, je n'aborderai pas ici les questions soulevées à cette occasion par Remo GUIDIERI.

Il interroge cependant notre rapport à ce que nous appelons l'archaïque, qui ne serait que survivances d'un passé sans avenir, trace d'un autrefois que l'évolution nous a fait dépasser, et, par là même, nécessairement appelé à disparaître totalement. L'auteur fait l'hypothèse que « *si l'archaïque survit et nous hante, c'est peut-être qu'il nous est nécessaire.* » (p 5).

Dans notre époque qui s'attaque tant à la différence des sexes, le chapitre sur le rapport mâle/femelle est une invitation sans doute trop tardive et trop décalée pour éclairer nos convictions égalitaristes qui refusent l'aspect dramatique de cette différence fondamentale et fondatrice.

Il n'est pas certain du tout que l'intérêt que notre époque manifeste pour l'archaïque soit au bénéfice de ce dernier. Être passé de « l'art primitif » aux « arts premiers », des pays à coloniser aux « pays en développement » n'a pas effacé la distance entre « eux » et « nous », entre le monde occidental « civilisateur » et ces cultures différentes, techniquement immatures.

Le dernier chapitre du livre m'a surtout semblé empreint d'une mélancolie pessimiste où la Babel initiale se retrouve incapable de mener à bien son projet de comprendre l'altérité sans la détruire : « *l'occidentalisation du monde n'est qu'en partie l'aboutissement d'un projet de conquête qui est son intime pulsion nihiliste, et qui s'est traduit dans les figures politiques du colonialisme avec, pour arrière-plan métaphysique, les valeurs de la technologie et de l'organisation du travail, et la réduction de l'homme au producteur-consommateur.* (p 189) Notre rationalisme est « *cette foi .../... en une intelligibilité absolue de l'altérité.* » (p 192) Et c'est bien cette conviction qui manifeste le mieux la radicalité de notre incompréhension. Du coup « *habiter la modernité, c'est déambuler dans un champ de ruines.* » (p 192) parce que « *culturaliser, c'est aussi transformer l'altérité en document d'archives* ». Éternel aveuglement en ce qui concerne la différence, et sa radicalité, qui fait penser qu'une langue puisse être réduite et traduite exactement, qu'une culture soit comprise totalement avec les concepts d'une autre, et qu'il ne resterait aucune zone de non recouvrement, c'est-à-dire d'incompréhension, de mystère, entre elles. « *Le malentendu ne précède pas la pensée, il lui appartient* » affirme l'auteur (p 200). Et ainsi « *nous nous trouvons placés devant le dilemme de la pluralité ou de l'unité de l'esprit.* » (p 201). Critiquant le structuralisme régnant à cette époque sur toute la pensée française, Remo GUIDIERI, visiblement découragé, se pose la question de savoir « *quel sens peut-il y avoir encore à affirmer que nous sommes des disciples des Sauvages ?* » (p 216). Surtout si nous n'en apprenons rien.